

INHALT

Aufsätze und Abhandlungen

Schwerpunkt : Realität, Fiktion und Realismus

Zum Schwerpunkt	5
Christa Bevernis (Berlin)	
Zweiter Weltkrieg und deutscher Faschismus im französischen Roman der Gegenwart	7
Hans-Otto Dill (Berlin)	
Methodologische Probleme der Periodisierung lateinamerikanischer Prosa und das Problem des Realismus	19
Colette Becker (Paris)	
<i>La Débâcle</i> de Zola: un événement médiatique	27
Yves Chevrel (Paris)	
Zeitgerüst und Geschichte bei Roger Martin du Gard: von <i>Jean Barois</i> bis <i>Les Thibault</i>	35
Jacques Neefs (Paris)	
La Guerre dans <i>Le Temps retrouvé</i>	41
Henri Béhar (Paris)	
Le Surréal. Essai de terminologie	45
Vincent von Wroblewsky (Berlin)	
München 1938 – Realität und Fiktion bei Jean-Paul Sartre	53
Irene Selle (Berlin)	
Le Visage féminin de la Résistance littéraire	59
Brigitte Winklehner (Salzburg)	
<i>Realismus und Existentialismus</i> . Jean-Paul Sartres philosophische Praxis und Literaturtheorie	63
Brigitte Sändig (Berlin)	
Se taire, parler, agir dans la pensée de Camus	73
Tamara Balachova (Moskau)	
La narration psychologique en France et la réalité d'aujourd'hui	77
Józef Heistein (Wrocław)	
Le Réel dans la fiction de Michel Tournier à propos du <i>Roi des Aulnes</i>	81
Friedrich Wolfzettel (Gießen)	
J. M. G. Le Clézio: Guerre et modernité	87

Literaturwissenschaft

Hans-Otto Dill (Berlin)	
Domingo Faustino Sarmiento: bürgerlicher Revolutionär und Schriftsteller der argentinischen Nation	97
Michèle Duchet (Paris)	
L'empreinte de Vendredi	105
Anke Pfeifer (Berlin)	
Funktionssetzungen des Pikaresken in der rumänischen Prosa. Eine Parodie auf das Pikareske bei Ștefan Agopian	113

Sprachwissenschaft

Matthias Perl (Leipzig)	
Zur Präsenz des kreolisierten Portugiesisch in der Karibik – Ein Beitrag zur Dialektologie des karibischen Spanisch	131

LE SURREEL. ESSAI DE TERMINOLOGIE

Henri Béhar

de d'un tel colloque, il eût été paradoxal de ne point traiter du surréel, concept
ours de ce siècle pour désigner à la fois une catégorie de notre relation au monde
ante esthétique. Le préfixe *sur* marquant aussi bien la localisation que l'excès,
que, de toutes façons, de terme a quelque chose à voir avec le réel qui, ici, nous 10
de sorte que ce serait une grave lacune de ne pas le mentionner, l'examiner et
ur en faire, si besoin est, un des éléments de la critique littéraire contempo-

plus simplement, comme je viens de le laisser entendre, à l'aide d'un terme en
commun et d'un préfixe tout aussi courant, on pourrait croire ce substantif sans
Dr. André Breton, avouait lui-même à la fin de sa vie à l'un de ses interprètes
risés :

« Je ne sais pas très bien ce que c'est. »¹

leur incontestable du mouvement surréaliste, celui qui par ses manifestes, ses
écrits, ses prises de position aussi, lui a donné un contenu, si un tel personnage
pas, au terme de sa carrière, à se rendre clair un concept découlant de sa propre
bale, cela signifie, à n'en pas douter, qu'il y a là un problème intéressant pour
ague, lequel ne pourra le résoudre qu'en élargissant son enquête à la pratique
ce terme.

minerons donc le sens que les surréalistes donnent au mot «surréel», celui que
lui attribuent, enfin je dirai comment je conçois, pour ma part, son emploi.
ralement admis qu'André Breton a repris l'adjectif surréaliste, forgé par Apol-
17 pour qualifier son drame *Les Mamelles de Tirésias* afin de baptiser à la fois
ent qu'il impulsait et les pratiques préconisées avec ses compagnons. D'où le
surréalisme qu'il définit «une fois pour toutes», non sans ironie, à la manière des
ctionnaire. En revanche, on ne sait pas qui a créé le néologisme SURREEL.
mble-t-il, est le premier à l'employer, en rapport avec la notion de SURREA-

André Breton à Ferdinand Alquié, citées par ce dernier dans les *Entretiens sur le Surréa-*
isés sous sa direction en 1966. Ed. Mouton, 1968, p. 210.

LITE, au cours d'*Une Vague de rêve*, ouvrage précédant de peu le *Manifeste du Surréalisme* et marquant, de fait, l'institution du Mouvement, à l'automne 1924. L'auteur y daube les «réalistes honteux», vivant sur un compromis entre Kant et Auguste Comte :

«A ceux-ci, rien ne fera entendre la vraie nature du réel, qu'il n'est qu'un rapport comme un autre, que l'essence des choses n'est aucunement liée à leur réalité, qu'il y a d'autres rapports que le réel que l'esprit peut saisir, et qui sont aussi premiers, comme le hasard, l'illusion, le fantastique, le rêve. Ces diverses espèces sont réunies et conciliées dans un genre, qui est la surréalité.»²

Le souci taxinomique est évident: regroupant les «espèces» ici dénombrées, il y a le «genre» dénommé «surréalité» lié à la réalité, qu'il complète. Au couple réalité-surréalité va correspondre, dans le discours fondateur d'Aragon, la série réel-irréel-surréel. En effet, pour lui ces concepts doivent être envisagés comme un réseau, plus exactement un système de rapports. Et c'est après avoir évoqué le passage, chez ces jeunes gens, de Dada au Surréalisme, qu'il introduit le néologisme :

«On voit alors ce qu'est le surréel. Mais en saisir la notion ne peut se faire que par extension, au mieux, c'est une notion qui fuit comme l'horizon devant le marcheur, car comme l'horizon elle est un rapport entre l'esprit et ce qu'il n'atteindra jamais. Quand l'esprit a envisagé le rapport du réel dans lequel il englobe indistinctement ce qui est, il lui oppose naturellement le rapport de l'irréel. Et c'est quand il a dépassé ces deux concepts qu'il imagine un rapport plus général où ces deux rapport voisinent, qui est le surréel.»³

La suite du texte montre bien que «surréel» et «surréalité» sont absolument synonymes, interchangeable et s'utilisent indifféremment l'un ou l'autre, selon les contraintes de l'écriture.

Tandis qu'*Une Vague de rêve* relève encore du nominalisme absolu, Aragon fait implicitement appel à la dialectique hégélienne dans l'article suivant, *L'Ombre de l'inventeur*, pour expliquer le passage du réel à l'irréel, sa négation, et au surréel, qui est la négation de la négation, emportant l'idée d'une transformation : la connaissance philosophique «... nie à son tour l'irréel, s'en évade, et cette double négation, loin d'aboutir à l'affirmation du réel, le repousse, le confond avec l'irréel, et dépasse ces deux idées en s'emparant d'un moyen terme où ils sont à la fois niés et affirmés, qui les concilie et les contient : le surréel, qui est l'une des déterminations de la poésie.»⁴

Curieusement, alors qu'Aragon et Breton élaborent conjointement leur conception du surréalisme, on ne trouve, chez ce dernier, aucun emploi du terme SURREEL. Tout au plus l'adverbe SURRÉELLEMENT apparaît-il dans un passage du *Manifeste du Surréalisme* paru, je le rappelle, le 15 octobre 1924. C'est à propos du langage, dont il prône un usage surréaliste, c'est-à-dire libéré du contrôle rationnel, montrant que son emploi est adapté à toutes les circonstances de la vie. Bien plus, il est instrument de connaissance :

J'irai jusqu'à prétendre qu'il m'instruit et, en effet, il m'est arrivé d'employer surréellement des mots dont j'avais oublié le sens.⁵

² Aragon : «Une Vague de rêve», *Commerce* n°2, automne 1924, repris dans *l'Œuvre poétique* t. II, Club du Livre Diderot, 1975, p. 231.

³ *Id.*, *ibid.*, p. 236.

⁴ *Id.*, «L'Ombre de l'inventeur», *La Révolution surréaliste*, n°21, 1924, p. 23.

⁵ André Breton : *Manifestes du surréalisme*, Idées/Gallimard, 1963, p. 47.

Si je le comprends bien, il veut dire qu'il s'est laissé guider par une sorte d'automatisme verbal dont il s'est assuré, après coup, qu'il ne trahissait pas le souci d'intercompréhension. L'adverbe formé à partir du mot «surréaliste» eût convenu tout aussi bien.

La bases de données Frantext, à laquelle j'ai fait appel pour obtenir toutes les occurrences du terme SURREEL chez Breton, ne me fournit pas d'autre attestation. Il est vrai que le corpus de référence se limite, pour l'instant, aux *Manifestes du Surréalisme* et à *Nadja*, ce qui est loin d'épuiser le texte bretonien. Disons qu'à titre d'échantillon, la réponse de l'ordinateur est représentative, elle rend compte de l'observation que je rappelais initialement.

Encore faut-il élargir le champ de notre interrogation, et s'arrêter aux emplois du mot SURREALITE dont nous avons vu qu'il était un doublet exact de SURREEL chez Aragon.

En effet, c'est dans le premier *Manifeste du Surréalisme* que l'on trouve cette célèbre profession de foi, abondamment glosée depuis :

Je crois à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de *surréalité*, si l'on peut ainsi dire.⁶

Le théoricien semble hésiter à énoncer un tel concept, dont l'usage le trouble. Ne suffirait-il pas de recharger les mots habituels de la valeur que l'on veut leur attribuer? Mais alors on risque d'être mal compris, ce qui incline à proposer un néologisme, au risque de déplaire. Comme Aragon, Breton suit ici une démarche hégélienne, la synthèse des contradictoires conduisant à un nouvel état, postulé mais non réalisé.

Le trouble de Breton ne proviendrait pas, comme le laisse entendre B. P. Robert, du fait qu'il s'inspire d'Hegel à travers Benedetto Croce mais d'un problème terminologique. Pour lui, le surréel n'est pas situé topographiquement par rapport au réel, mais qualitativement (ce qui, encore une fois, est fort hégélien). Il s'en explique à la fin du *Surréalisme et la Peinture*:

Tout ce que j'aime, tout ce que je pense et ressens, m'incline à une philosophie particulière de l'immanence d'après laquelle la surréalité serait contenue dans la réalité même, et ne lui serait ni supérieure ni extérieure. Et réciproquement, car le contenant serait aussi le contenu.⁸

Et c'est encore à propos d'un peintre, Max Ernst, qu'il emploie à nouveau ce terme en 1929, insistant sur son contenu qualitatif et non spatial :

La surréalité sera fonction de notre volonté de dépaysement complet de tout (et il est bien entendu qu'on peut aller jusqu'à dépayser une main en l'isolant d'un bras, que cette main y gagne en tant que main, et aussi qu'en parlant de dépaysement, nous ne pensons pas seulement à la possibilité d'agir dans l'espace.⁸

Ces approximations successives, ces réflexions d'ordre métalinguistique, expliquent les transformations des définitions du surréalisme du premier au second manifeste où Breton évoque ce «point suprême» autrement nommé «point sublime» où les contradictions se ré-

⁶ *Id.*, *ibid.*, pp. 23-24.

⁷ Voir : Bernard-Paul Robert : «Breton, Hegel et le surréel», *Revue de l'Université d'Ottawa*, janv-mars 1974, pp. 44-48.

⁸ André Breton : *Le Surréalisme et la peinture* (1928), Gallimard, 1965, p. 46.

solvent. Elles sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici. En 1942, dans son discours aux étudiants de Yale, il considère qu'un jour viendra où la gloire du surréalisme sera d'avoir réduit les oppositions factices entre le rêve et l'action, la folie et la raison, l'imaginaire et le réel etc.⁹ Mais, là non plus, il n'emploie pas les termes surréel ni surréalité, décidément inadéquats.

La clé de cette réserve nous est donnée par un texte de Robert Desnos. Dans ce qu'abusivement il titrait *Troisième manifeste du surréalisme*, celui-ci concluait ainsi son réquisitoire contre le *Second Manifeste* de Breton :

Moi qui ai quelques droits à parler du surréalisme, je le déclare ici, le surréel n'existe que pour les non-surréalistes. Pour les surréalistes, il n'y a qu'une réalité unique entière, ouverte à tous.¹⁰

En d'autres termes, les surréalistes authentiques se devaient d'élargir, d'approfondir le signifié du mot réel ; le terme «surréel» faisant partie du métadiscours et servant à désigner une opération de l'esprit inaccessible à ceux qui ne pratiquaient pas la poésie.

Progressant collectivement dans l'élaboration conceptuelle du Mouvement, ses membres préfèrent les mots de la tribu surréalisme/surréaliste à la triade réel-irréel-surréel qui leur semble dénoter une attitude philosophique plutôt qu'une pratique totalisante de l'existence, et laissent à la critique l'usage d'un terme qui leur paraît manquer de charge dynamique. Voyons ce qu'il en est en dehors du surréalisme.

A nouveau je ferai appel à la base de données Frantext, qui offre onze occurrences de SURREEL repérées grâce à l'outil informatique, dans dix ouvrages publiés entre 1935 et 1965.¹¹

Réserveons pour la fin le cas de deux auteurs qui, à un moment de leur existence, se sont déclarés surréalistes (Prévert et Bousquet) et distinguons l'emploi adjectival du substantif.

Dans le premier cas, pour l'*Encyclopédie française*, qui, très tôt, tente de rendre compte du Mouvement surréaliste, c'est un adjectif qualifiant le discours intérieur. En quelque sorte, on reprend la distinction établie par Tristan Tzara dans son *Essai sur la situation de la poésie* (1931) entre la poésie-moyen d'expression et la poésie-activité de l'esprit. Du côté de l'insaisissable, on trouve conjointement Malraux et Brasillach. Le romancier des *Conquérants* désigne «ces corps droits (qui) ont quelque-chose, non de fantastique mais de surréel dans cette lumière et ce silence», et l'essayiste qualifie ainsi l'atmosphère de *Macbeth*.

En tant que nom, SURREEL désigne l'envers du réel. Pour Amadou, c'est l'expérience du paranormal, autrement dit tout ce dont la parapsychologie, comme science, fait son objet d'étude.

⁹ *Id.* «Situation du surréalisme ... » dans *La Clé des champs*, Pauvert, 1967, p. 85.

¹⁰ Robert Desnos : *Nouvelles Hébrides*, texte établi par M. C. Dumas, Gallimard, 1978, p. 476.

¹¹ Précisons ici que Frantext, base de données de l'INALF (CNRS) contient actuellement 160 millions de mots – occurrences dénombrés parmi 2500 textes du XVII^e s. à nos jours. Les textes littéraires représentent 80 % des ouvrages saisis. Pour «surréel», les références bibliographiques sont les suivantes : *Arts et littératures dans la société contemporaine*, t. I, Sté de Gestion de l'Encyclopédie française, 1935, p. 5010. *Histoire des spectacles*, Gallimard, 1965, p. 14. Robert Amadou : *La Parapsychologie*, Denoël, 1954, p. 328, 329. Joe Bousquet : *Traduit du silence*, Gallimard, 1941, p. 237. Robert Brasillach : *Pierre Corneille*, Fayard, 1938, p. 42. Albert Camus : *L'Homme révolté*, Gallimard, 1951, p. 126. André Malraux : *Les Conquérants* (1928) dans *Romans*, Gallimard, 1960, p. 135. H.-I. Marrou : *Connaissance historique*, Le Seuil, 1954, p. 177. Emmanuel Mounier : *Traité du caractère*, (1946), Le Seuil, 1961, p. 388. Jacques Prévert : *Paroles* (1946), Ed. du Point du Jour, 1948, p. 281.

Pour Henri Marrou, la connaissance historique est une construction de l'esprit qui a pour tâche de saisir à la fois le réel et son complémentaire, l'imaginaire. Enfin Emmanuel Mounier rappelle la triade réel-irréel-surréal: «voilà réglé le compte de l'imagination maîtresse d'erreur et de fausseté.» Analysant la révolte surréaliste, Albert Camus accorde que :

André Breton n'a jamais varié, en effet, dans sa revendication du surréel, fusion du rêve et de la réalité, sublimation de la vieille contradiction entre l'idéal et le réel.»

Il est clair, désormais, que le concept est repris par la critique, dans l'acception que lui donnaient les fondateurs du mouvement et pour le caractériser lui-même. C'est ce que feront Robert Amadou puis Yvon Belaval (dans l'introduction à *l'Histoire des spectacles*). Il est vrai que tous deux étaient assez proches, intellectuellement, d'André Breton, pour ne pas déformer sa pensée et pour percevoir la dynamique qu'il entendait affecter à ce concept.

On ne s'étonnera pas que certains compagnons du surréalisme usent de ce terme dans son acception première, alors même qu'ils sont éloignés du noyau central. Ainsi Joe Bousquet conçoit-il «la nature surréelle» de la femme, à l'image de Nadja. Et Jaques Prévert perçoit un monde complexe et contradictoire «réel et surréel» dans la Lanterne magique de Picasso.

Ici la vision se fige : au lieu d'une perpétuelle synthèse dynamique, les doubles colonnes de l'Univers se font face. Incontestablement, le terme a perdu de sa vertu primitive, même s'il désigne un ensemble pictural on ne peut plus proche de celui que les surréalistes reconnaissent pour leur.

Nommant ces anciens membres du mouvement, je n'aurai garde d'oublier les mémoires de Pierre Naville consacrées au *Temps du surréel*, c'est-à-dire à la période où il dirigeait les deux premiers numéros de *La Révolution surréaliste* et où il posait la question des rapports des intellectuels avec la révolution. Le substantif SURREEL y est associé à la femme et à la poésie, mais on n'y trouve aucune définition du terme.¹² Ainsi l'époque en question paraît révolue et le surréel fermé sur lui-même, comme si à un moment de quête universelle, de grande libération, où tous les espoirs étaient permis, avait succédé l'ère de la réalité rugueuse.

Le terme SURREEL est donc présent-absent. Son emploi, limité dans le temps, se déplace des surréalistes eux-mêmes vers leurs témoins privilégiés. M'aidant des dépouillements effectués par l'ordinateur dans le corpus du Trésor de la Langue Française (à quoi j'ai ajouté mes propres références du dictionnaire des *Pensées d'André Breton*¹³ et celles que j'ai pu relever au cours de mes lectures), je ne prétends pas avoir, loin de là, recensé toutes les occurrences du mot dans les textes surréalistes et ailleurs. A s'en tenir au seul corpus du T. L. F., on constate que SURREEL (et sa variante féminine) apparaît onze fois, SURREALITE six fois, alors que la famille SURREALISME totalise quatre cent quatre-vingt six occurrences dans soixante-dix références bibliographiques. Soit : SURREALISME=254; SURREALISTE=115; SURREALISANT=1 et même SURREALISTIQUE=1; (il n'y a pas de surréalismes, au pluriel, non plus que de féminin ou pluriel de surréalisant). C'est-à-dire que SURREALISME et ses dérivés l'emporte massivement sur le concept de SURREEL, pour les raisons que je viens d'évoquer.

¹² Pierre Naville : *Le Temps du surréel*, Galilée, 1977, pp. 352 et 360.

¹³ V. Henri Béhar, Roland Fournier, Maryvonne Barbé : *Les Pensées d'André Breton*, Ed. l'Age d'Homme, 1988.

Pourtant, ce qu'un terme gagne en extension, il le perd en compréhension et en précision. C'est pourquoi, me semble-t-il, bien des critiques traitant du mouvement surréaliste ou d'André Breton lui-même se sont astreints à parler du SURREEL¹⁴. Mon propos n'est pas de discuter de leurs analyses, d'ajouter mon commentaire au leur. Dans la perspective terminologique qui est ici la mienne, je voudrais seulement rappeler qu'un terme n'a de valeur que selon des usages précis, dans un temps et une pratiques donnés. C'est pourquoi j'évoquerai brièvement la perception du surréel dans le Mouvement : non plus le signifiant mais le signifié même.

Entre le nihilisme métaphysique et la mystique révolutionnaire, les surréalistes ont choisi une voie difficile, celle de la construction de l'homme. Une certaine forme d'idéalisme domine, à l'origine du Mouvement, comme en témoigne la dernière phrase du *Manifeste* de 1924: «C'est vivre et cesser de vivre qui sont des solutions imaginaires. L'existence et ailleurs»¹⁵. Mais c'est au moment où il affirme cela que Breton regroupe ses amis et les exhorte à l'action collective, cheminant progressivement vers une conception matérialiste-dialectique de l'existence. Alors le concept de surréel n'est plus nécessaire pour rendre compte du rapport de l'individu au monde :

Ce monde extérieur, pour moi tout voilé qu'il fût, n'était pas brouillé avec le soleil. Ce monde, je savais qu'il existait en dehors de moi, je n'avais pas cessé de lui faire confiance. Il n'était pas pour moi, comme pour Fichte, le non-moi créé par mon moi ...¹⁶

A ces réflexions de Breton dans *Les Vases communicants* font écho Eluard aussi bien que Tzara et Crevel dont les articles reformulent la théorie marxiste de la connaissance, en insistant sur la nécessaire résolution des contradictions internes de l'individu, lesquelles constituent un «obstacle qui doit devenir une chance nouvelle, servir de tremplin pour un bond en avant»¹⁷. Au passage, je signalerai que, dès 1935, Crevel réfute les thèses du «futur nazi Martin Heidegger» dont on feint, plus de cinquante ans après, de découvrir qu'il avait des sentiments philosophiquement irrecevables.

Mais là n'est point mon propos. Il est clair qu'en adoptant la vision marxiste du monde, les surréalistes n'avaient plus besoin de poser la surréalité ou le surréel comme une réalité absolue mais comme son corrélat. Reste qu'ils se devaient de faire une part importante à certains phénomènes tels que le merveilleux, le mystère, le hasard, que les théoriciens marxistes, tout occupés de la structure socio-économique, rejetaient dans la catégorie des superstructures au même titre que l'art et la littérature, sans les analyser davantage. Et c'est justement parce qu'il connaissait bien le marxisme et entendait en poursuivre la réflexion que Pierre Mabille lançait ce message en 1938 :

¹⁴ Parmi bien d'autres, citons : Claude Mauriac : *André Breton*, Ed. de Flore, 1949, pp. 245-289. Jean Wahl : «Le surréel» dans les *Entretiens sur le surréalisme*, op. cit. pp. 198-219. Marc Eigeldinger : *Poésie et métamorphoses*, Neuchâtel, La Baconnière, 1973, pp. 258-59. Henri Béhar et Michel Carrassou : *Le Surréalisme*, Le Livre de Poche, 1984, coll. Textes et débats, pp. 217-259.

¹⁵ André Breton : *Manifestes du surréalisme*, Idées/Gallimard, 1972, p. 64.

¹⁶ *Id.*, *Les Vases communicants*. Idées/Gallimard, 1970, p. 125.

¹⁷ René Crevel : «Au carrefour de l'amour, la poésie, la science et la révolution» (1935) dans *L'Esprit contre la raison*, Tchou, 1969, p. 137.

Il est urgent de proclamer que Mystère et Merveilleux ne sont pas en dehors mais dans les choses et dans les êtres, les uns et les autres se transformant à chaque instant, unis qu'ils sont par des liens continus.¹⁸

Ainsi les surréalistes œuvrent-ils à la réconciliation de l'individu avec le monde réel, en faisant place au désir, à la sensation, à la surprise, à tout l'inexplicable des rêves :

Le fait de voir la nécessité naturelle s'opposer à la nécessité humaine ou logique, de cesser de tendre éperdument à leur conciliation, de nier en amour la persistance du coup de foudre et dans la vie la continuité parfaite de l'impossible et du possible témoignent de la perte de ce que je tiens pour le seul état de grâce.¹⁹

Le philosophe Ferdinand Alquié analysera par le détail cette démarche qui, partant d'une certaine déréalisation finit par atteindre un réel plus large, dont le principe se nomme liberté.

Au vrai, avant d'en arriver là, le surréalisme a rencontré sur son chemin ce que Breton nommait «une crise fondamentale de l'objet». Walter Benjamin, dont on sait l'intérêt à la fois pour les passages et pour les surréalistes, considérait que ces derniers convertissaient en expérience révolutionnaire les objets surannés. En effet, ceux-ci ne sont-ils pas les meilleurs révélateurs de la subjectivité, ~~tout comme les jeux constamment pratiqués par la subjectivité,~~ tout comme les jeux constamment pratiqués par le groupe? Ce que fait dire à Georges Henein :

Aujourd'hui qu'un certain recul nous est donné pour juger et situer le surréalisme, nous pouvons sans peine ramener la plupart de ses aspirations – sa passion du jeu, son goût de la trouvaille, de la surprise, de l'émerveillement perpétuel, son défi permanent à l'odieuse sagesse des esprits prudents et des gens avisés – nous pouvons ramener tout ce tumulte exalté à un rameau central que je dénommerai «la volonté d'enfance».²⁰

Pour ma part, commentant l'œuvre de Roger Vitrac, je la ramenais à un principe unique que j'appelais «l'esprit d'enfance». On voit que nous ne sommes pas loin l'un de l'autre. Pourtant, je reconnais que l'expression «volonté d'enfance» est plus congruente, car elle évite toute confusion avec l'idéologie chrétienne, du genre de Bernanos.

Si j'évoque la figure, par trop délaissée à mon gré, de Vitrac, c'est qu'il a le mieux illustré ce que pouvait apporter la pensée traditionnelle dans la synthèse surréaliste. Refus du principe de non-contradiction, relation du microcosme et du macrocosme, universelle analogie, tout ceci sous-tend le surréalisme qui, bien entendu, refuse toute idée de transcendance, toute croyance en un au-delà.

Somme toute, le terme SURREEL nous paraît encore nécessaire pour désigner cet ensemble de phénomènes et de rapports entre l'individu et le monde, sans doute énoncés par les philosophies antérieures, dont les surréalistes font leur bien en les transformant et en les intégrant à leur système de pensée.

Si, comme le soutient Breton, le monde doit être déchiffré comme un cryptogramme, c'est qu'il est plein de signes dont nous n'avons pas la clé. Ceux-ci, tels qu'ils se présentent

¹⁸ Pierre Mabilley : «Miroirs», dans *Messages de l'étranger*, Plasma, 1983, p. 239.

¹⁹ André Breton : *L'Amour fou*, Gallimard, 1937, p. 97.

²⁰ Georges Henein : *Deux effigies*, Genève, Puyraimond, 1978, p. 103.

Il est urgent de proclamer que Mystère et Merveilleux ne sont pas en dehors mais dans les choses et dans les êtres, les uns et les autres se transformant à chaque instant, unis qu'ils sont par des liens continus.¹⁸

Ainsi les surréalistes œuvrent-ils à la réconciliation de l'individu avec le monde réel, en faisant place au désir, à la sensation, à la surprise, à tout l'inexplicable des rêves :

Le fait de voir la nécessité naturelle s'opposer à la nécessité humaine ou logique, de cesser de tendre éperdument à leur conciliation, de nier en amour la persistance du coup de foudre et dans la vie la continuité parfaite de l'impossible et du possible témoignent de la perte de ce que je tiens pour le seul état de grâce.¹⁹

Le philosophe Ferdinand Alquié analysera par le détail cette démarche qui, partant d'une certaine déréalisation finit par atteindre un réel plus large, dont le principe se nomme liberté.

Au vrai, avant d'en arriver là, le surréalisme a rencontré sur son chemin ce que Breton nommait «une crise fondamentale de l'objet». Walter Benjamin, dont on sait l'intérêt à la fois pour les passages et pour les surréalistes, considérerait que ces derniers convertissaient en expérience révolutionnaire les objets surannés. En effet, ceux-ci ne sont-ils pas les meilleurs révélateurs de la subjectivité, ~~tout comme les jeux constamment pratiqués par la subjectivité~~ tout comme les jeux constamment pratiqués par le groupe ? Ce que fait dire à Georges Henein :

Aujourd'hui qu'un certain recul nous est donné pour juger et situer le surréalisme, nous pouvons sans peine ramener la plupart de ses aspirations – sa passion du jeu, son goût de la trouvaille, de la surprise, de l'émerveillement perpétuel, son défi permanent à l'odieuse sagesse des esprits prudents et des gens avisés – nous pouvons ramener tout ce tumulte exalté à un rameau central que je dénommerai «la volonté d'enfance».²⁰

Pour ma part, commentant l'œuvre de Roger Vitrac, je la ramenais à un principe unique que j'appelais «l'esprit d'enfance». On voit que nous ne sommes pas loin l'un de l'autre. Pourtant, je reconnais que l'expression «volonté d'enfance» est plus congruente, car elle évite toute confusion avec l'idéologie chrétienne, du genre de Bernanos.

Si j'évoque la figure, par trop délaissée à mon gré, de Vitrac, c'est qu'il a le mieux illustré ce que pouvait apporter la pensée traditionnelle dans la synthèse surréaliste. Refus du principe de non-contradiction, relation du microcosme et du macrocosme, universelle analogie, tout ceci sous-tend le surréalisme qui, bien entendu, refuse toute idée de transcendance, toute croyance en un au-delà.

Somme toute, le terme SURREEL nous paraît encore nécessaire pour désigner cet ensemble de phénomènes et de rapports entre l'individu et le monde, sans doute énoncés par les philosophies antérieures, dont les surréalistes font leur bien en les transformant et en les intégrant à leur système de pensée.

Si, comme le soutient Breton, le monde doit être déchiffré comme un cryptogramme, c'est qu'il est plein de signes dont nous n'avons pas la clé. Ceux-ci, tels qu'ils se présentent

¹⁸ Pierre Mabille : «Miroirs», dans *Messages de l'étranger*, Plasma, 1983, p. 239.

¹⁹ André Breton : *L'Amour fou*, Gallimard, 1937, p. 97.

²⁰ Georges Henein : *Deux effigies*, Genève, Puyraimond, 1978, p. 103.

à nous, dans leur mystère, constituent à proprement parler le surréel. L'opération de déchiffrement à laquelle se livrent les poètes et les hommes de grand savoir s'appelle surréalisme. On n'y parvient pourtant qu'à une condition : par une double transformation de l'homme et de l'univers, conjointement.

M'en tenant au surréel, je ne puis, ici, passer en revue toutes les composantes de la pensée surréaliste. Pour conclure, je tenterai de justifier la critique contemporaine lorsqu'elle emploie ce terme en apparence anachronique et confus. Utilisé par Aragon et très exceptionnellement par Breton durant la phase d'élaboration du Mouvement, il désigne un rapport dynamique, une synthèse du réel et de l'imaginaire, au moyen de l'écriture automatique, du récit de rêve, du merveilleux. C'est dire que le surréel n'existe pas en soi. La doctrine surréaliste, telle qu'elle finit par s'établir, considère qu'il n'y a que le réel – mais un réel intégrant le possible et tout produit de l'imagination. Un réel illimité.

Le métadiscours maintient l'usage du terme SURREEL et, secondairement SURREALITE, au-delà de ses conditions précises d'émergence, à côté de la série surréalisme-surréaliste. C'est que la critique a besoin de distinguer l'objet philosophique ou l'opération de pensée du Mouvement lui-même et de sa production. En quelque sorte, le surréalisme est le résultat, le produit d'une fusion constamment réactivée, d'une réaction en chaîne entre l'individu (conscient et inconscient) et le monde élargi aux dimensions de l'infini.